

Zakład Ekologii
Biblioteka
P. A. N.



INSTYTUT BIOLOGII DOŚWIADCZALNEJ P.A.N.
BIBLIOTEKA





NOTE

sur les

MŒURS DE QUELQUES REPTILES DU MEXIQUE

PAR

F. SUMICHRAST.

I. FAMILLE DES VARANIDES.

Genre HELODERMA. Wagler.

Heloderma horridum, Wagl., Wiegm.

Escorpion des Créoles [1].

Tola-chini des Indiens Zapotèques.

Ce singulier saurien, unique représentant américain de la famille des Varanides, habite exclusivement la zone chaude qui s'étend du revers occidental de la Cordillère jusqu'aux rivages de l'océan Pacifique ; il n'a jamais été rencontré, à ma connaissance, sur la côte du golfe mexicain. Ses conditions d'existence le confinent dans les localités sèches et chaudes, telles que les cantons de Jamiltepec, Juchitan, Tehuantepec, etc.

Il est d'autant plus difficile d'observer les mœurs de l'Héloderme que cet animal, grâce à la vie sédentaire que

[1] On applique généralement au Mexique le nom de *Escorpion* à tous les Sauriens dont la morsure est considérée comme venimeuse.

lui imposent ses habitudes semi-nocturnes, échappe à une investigation suivie. Ajoutons que la frayeur extrême qu'il inspire aux indigènes n'a pas peu contribué à laisser son histoire dans l'obscurité. La démarche de ce reptile est excessivement lente et embarrassée, ce qu'expliquent du reste le peu de longueur et l'épaisseur relative des membres, aussi bien que le manque de flexibilité des articulations. Chez les individus très-vieux ou chez les femelles avant la ponte, le ventre acquiert un grand développement dans le sens latéral et traîne sur le sol, difformité qui ne laisse pas d'ajouter encore à l'aspect repoussant de cet être bizarre.

Ce sont, pour l'ordinaire, des trous plus ou moins profonds, creusés au pied des arbres ou sous un amas de détritus végétaux, qui servent de retraite à l'Héloderme. C'est là qu'il demeure, pendant la plus grande partie du jour, enroulé sur lui-même et dans une immobilité presque complète. Il ne sort guères de cet état de torpeur que le matin avant le jour, ou le soir, aux heures où les insectes terricoles rampent sur les sentiers des bois. Ainsi que le font pressentir la gêne et la lenteur de ses mouvements, l'Héloderme ne peut s'attaquer qu'à une proie facile. Sa nourriture se compose essentiellement d'insectes aptères, de lombrics, de myriapodes, de petites espèces de batraciens et parfois même de matières animales en putréfaction. Il est friand des œufs d'iguanes et il n'est pas rare de le rencontrer rôdant près des trous creusés dans le sable, où ces œufs ont été abandonnés à l'action des rayons solaires.

L'Héloderme est un animal *terrestre*, dans toute l'acception de ce mot, et son organisation est en rapport intime avec son genre de vie. Sa queue, arrondie et pe-

sante, ne pourrait en aucune manière lui servir d'instruments de natation, et ses doigts courts et épais ne sauraient lui permettre de grimper aux arbres. Aussi n'est-ce point dans le voisinage immédiat des rivières ou dans l'épaisseur des forêts qu'il faut chercher ce reptile, mais plutôt dans les endroits secs, à la lisière des bois ou dans les anciens défrichements, dont le sol est couvert de débris végétaux, de troncs pourris et de graminées. Sans avoir de preuves positives à cet égard, je ne serais pas éloigné de croire que ce saurien demeure, pendant un espace de temps plus ou moins long, plongé dans une sorte de léthargie *estivale* assez analogue à celle qu'on a observée chez les Alligators, en certains cantons de l'Amérique. Ce qui me conduit à cette supposition, appuyée d'ailleurs par ce que j'ai entendu dire aux indigènes, c'est que pendant la saison sèche (de novembre en juin) on rencontre très-rarement ce reptile, qui ne se laisse voir avec quelque fréquence que dans le temps des pluies.

Le corps de l'Héloderme exhale ordinairement une odeur forte et nauséabonde, dont l'intensité augmente à l'époque où les deux sexes se recherchent pour l'accouplement. Quand l'animal est irrité, il s'échappe de sa gueule une bave gluante et blanchâtre, secrétée par des glandes salivaires très-développées. Si on le frappe dans ce mouvement de colère, il finit par se renverser sur le dos, ce qui fait dire aux Indiens, comme un précepte à suivre en pareille circonstance : *qu'il faut toujours attaquer le scorpion de face, parce qu'il pique en arrière.* Cette manœuvre singulière, que l'Héloderme répète presque chaque fois qu'il est menacé, est accompagnée de *soufflements* profonds, aspirés avec force du gosier, et d'une sécrétion abondante de la salive gluante dont nous avons parlé.

Les indigènes considèrent la morsure de l'Héloderme comme excessivement dangereuse et la redoutent à l'égal de celle des serpents les plus venimeux, tels que le *Tepoxo* (Botrops atrox) ou le *Mazacoatl* (Atropos mexicanus)[1]. On m'a cité, à l'appui de cette prétendue propriété malfaisante, un grand nombre d'accidents, survenus ensuite de morsures de l'animal ou arrivés à des personnes qui auraient mangé sa chair, la prenant pour celle de l'iguane. J'aurais désiré pouvoir faire à cet égard quelques expériences concluantes ; malheureusement tous les exemplaires de l'Héloderme que j'ai pu me procurer pendant mon séjour dans les contrées qu'il habite, étaient tellement maltraités que la chose devenait impossible. Sans donner du reste le moindre crédit aux récits que j'ai recueillis des indigènes, je ne suis pas absolument éloigné de croire que la bave visqueuse qui découle de la gueule de l'animal, dans les moments d'excitation, ne soit douée d'une âcreté telle qu'elle ait pu, introduite dans l'économie, y occasionner des désordres dont la gravité aura sans doute été fort exagérée.

L'épaisseur des téguments qui protégent le corps de l'Héloderme et la dureté des tubercules écailleux dont ils sont recouverts, le rend presque insensible aux coups les mieux assénés et la mort ne survient d'une manière ins-

[1] Le *Tepoxo* ou *Tepocho* est assez commun dans la plupart des régions subalpines du Mexique ; l'espèce est sujette à un grand nombre de variations.

Le *Mazacoatl*, ce nom signifie *serpent-cerf* (da *Mazalt*, cerf et *coatl*, serpent) ; il lui a été donné à cause des écailles redressées en forme de petites cornes qui hérissent le bord supérieur des sourcils. Cet ophidien, moins commun que le précédent, habite aussi bien les terres chaudes et tempérées, que les régions plus froides.

tantanée qu'à la suite de blessures profondes faites avec un instrument tranchant ou une arme à feu. Le mouvement musculaire persiste fort longtemps après la mort, chez ce reptile, et s'il fallait en croire ce que rapportent les Indiens, il se prolongerait jusqu'à quarante-huit heures ou plus dans la tête séparée du tronc.

La couleur des taches semées sur le corps et les membres de l'*H. horridum* est sujette à des variations, dues à l'âge ou à la différence des localités. Ces taches passent du jaune blanchâtre au rouge-brun par une série de nuances intermédiaires ; leur disposition, assez inconstante, ne peut guères fournir de caractères descriptifs précis. L'âge apporte aussi de grands changements dans la taille ; elle atteint, chez quelques individus, jusqu'à près de cinq pieds.

II. FAMILLE DES IGUANIDES.

A. Genre IGUANA, Laur.

Iguana rhinolopha, Wiegm.
Iguana verde des Créoles.
Guchachi-guela[1] des Indiens Zapotèques.

B. Genre CYCLURA, Harlan.

Cyclura acanthura, Wiegm.
Iguana negra des Créoles.
Guchachi-chévé[1] des Indiens Zapotèques.

Quoique les deux espèces d'Iguanides dont la synonymie précède, appartiennent à des genres différents, j'ai cru

[1] Ces noms indigènes sont la traduction littérale des termes espagnols : Iguana verde et I. negra. — Le nom zapotèque de l'Iguane est Guchachi ; *guëla* signifie vert, et *chévé*, noir.

devoir réunir dans un seul article les faits que j'ai pu recueillir sur leur histoire, afin de mettre en saillie les principaux traits d'organisation et de mœurs qui ont motivé la séparation des genres *Iguana* et *Cyclura*.

On trouve des représentants de ces deux genres de reptiles sur une grande partie du territoire de la République mexicaine, c'est-à-dire dans toute cette zone qui s'étend sur le littoral des deux océans et que l'on désigne sous le nom de *terres chaudes* (Tierras calientes). Les Iguanes proprement dits sont plus répandus que les Cyclures sur la côte orientale, circonstance qui s'explique aisément par le fait que cette partie du pays, sillonnée de cours d'eau et de petits lacs (laguna), et couverte d'une luxuriante végétation, offre aux animaux riverains les conditions biologiques les plus favorables. Le littoral du Pacifique, au contraire, est sec et sablonneux, disposition qui s'allie bien avec les habitudes plus terrestres des Cyclures et favorise leur multiplication.

L'Iguane verte (*Ig. rhinolopha*. Wiegm.) est assez semblable pour la taille, les formes et les couleurs à la *Ig. tuberculata*, du Brésil; comme cette dernière, elle a les côtés du cou parsemés de tubercules coniques, une grande écaille sous le tympan et une crête sur le dos et le cou; mais elle s'en distingue par la présence de trois ou quatre écailles relevées sur le museau. La couleur générale du corps est un vert plus ou moins foncé, avec des bandes transversales larges et irrégulières, de couleur sombre, les parties inférieures sont jaunâtres. Chez les individus très-adultes, la queue se colore d'une belle teinte sanguine.

Les dents maxillaires des Iguanes sont finement dentelées en scie sur leurs bords; cette conformation s'allie,

chez ces reptiles, à un genre d'alimentation exclusivement herbivore, ou pour mieux dire phyllophage. Je n'ai jamais trouvé, dans l'estomac des individus que j'ai préparés, autre chose que des feuilles ou des restes de baies molles, comme celles du *Goula-beri*[1]. Le sac intestinal acquiert parfois, grâce à la quantité de feuilles qui y sont entassées, un développement extraordinaire.

L'Iguane noire ou *Cycl. acanthura*, Wiegm., varie beaucoup pour le nombre et l'intensité des taches ou bandes qui se dessinent sur la couleur du fond. La description suivante, prise sur un individu frais, pourra donner une idée exacte de la coloration typique de cette espèce.

Mâle. — La couleur générale est un gris clair argentin, plus vif sur les parties supérieures et latérales du corps, où les taches sont plus espacées, et qui disparaît presque sous les nombreuses mouchetures sombres et confluentes qui couvrent les membres. Le dessus de la tête, la gorge et le dessous des pattes sont parsemés de petites taches irrégulières noirâtres; les écailles rostrales sont entièrement de cette dernière couleur. Du bord postérieur du trou tympanique, une longue et large tache, formée par l'agglomération de nombreuses macules, couvre l'épaule jusqu'en arrière des pattes antérieures. De ce dernier endroit jusqu'à la naissance de la queue, on peut distinguer six bandes transversales noires, formées sur les flancs de taches confluentes, et qui, après s'être partagées chacune en deux rameaux, vont se réunir,

[1] Cet arbrisseau, très-abondant dans les parties occidentales du Mexique, porte des baies à saveur sucrée et de consistance visqueuse, qu'on emploie dans la fabrication de l'indigo (anil) pour hâter la fermentation de la plante et la précipitation de la matière colorée.

sur la ligne médiane du dos, à celles du côté opposé. Sur le haut de la poitrine s'étend une large tache d'un beau noir qui occupe presque en entier l'intervalle entre les pattes antérieures. Ainsi qu'il a été dit, les membres sont tellement envahis en-dessus par les taches noires qu'ils paraissent de cette dernière couleur et parsemés d'anneaux irréguliers formés de macules claires. Le contraire a lieu à leur surface inférieure. La queue, de la couleur du fond, est traversée par dix ou douze anneaux, larges et confusément limités, d'un brun noirâtre. Les écailles relevées et comprimées, qui forment la crête dorsale sont colorées alternativement en gris et en noir, suivant la disposition des bandes latérales qui y aboutissent.

Quant aux dimensions du corps, elles sont très-diverses, suivant l'âge des individus. Celui sur lequel a été faite la description qui précède était un adulte, et m'a donné les longueurs suivantes : longueur totale : 0,75 — Id. de l'anus au menton, 0,27 — Id. de la rostrale aux premières écailles de la crête dorsale, 0,07. Je dois ajouter que ces dimensions sont celles d'un Cyclure de taille moyenne et qu'elles dépassent fort souvent les chiffres indiqués plus haut.

Les dents maxillaires du Cyclure noir ont leur vertex trilobé, et les bords latéraux sont dépourvus de cette fine dentelure qu'on observe à celles des Iguanes. Grâces à cette particularité, elles deviennent propres à triturer des substances plus dures ; on trouve, en effet, dans l'estomac des Cyclures des baies à noyau résistant et même des insectes. On m'a assuré aussi que, près des lieux habités, ces reptiles ne dédaignent pas de se nourrir d'excréments humains.

Les Iguanes sont des animaux plus riverains que les Cyclures, ce qui, du reste, est démontré par une simple comparaison des organes de ces deux genres de Sauriens. La queue des derniers, arrondie et couverte d'épines, leur serait un embarras plutôt qu'un secours dans l'acte de la natation, pour lequel, au contraire, celle des Iguanes, longue, mince et aplatie latéralement, est admirablement appropriée. Il résulte de cette différence que, tandis que les Iguanes sont invariablement fixés près des eaux, les Cyclures peuvent s'en éloigner beaucoup, sans que leurs conditions d'existence en soient altérées.

En traversant les forêts basses qui s'étendent à perte de vue sur les vastes plaines du Mexique occidental, on rencontre de loin en loin des clairières dont le sol nu et crevassé indique que ces bas-fonds ont été recouverts par les eaux dans la saison des pluies. Quelques arbres rabougris, dont le pied porte encore les traces du limon qui les a baignés, forment la seule végétation de ces lieux sauvages. C'est là que, à l'époque du carême, les Indiens vont chercher les Cyclures, dont la chair est considérée par eux comme un régal. Arrivés à la clairière, ils visitent avec le plus grand soin tous les trous, toutes les fentes des troncs, et il est rare que leur vue perçante ne leur fasse pas découvrir bientôt quelqu'un des pauvres animaux, objet de leur convoitise, enfoncé dans une de ces cavités; le plus difficile consiste à le faire sortir de cette prison, où il est littéralement incrusté. Si le tronc n'est pas trop épais, quelques coups de *machete* (espèce de sabre) feront l'affaire: dans le cas contraire, l'Indien, avec cette patience caractéristique de sa race, cherchera à s'emparer du réfractaire, en le tirant peu à peu au dehors par le bout de la queue. Une fois saisi par le cou,

le malheureux Cyclure va subir une opération qui doit lui enlever tout moyen de défense et tout espoir de fuite. Avec la pointe d'un couteau, le chasseur lui fend la peau des joues, le long de la mâchoire supérieure, et fait passer par cette fente un bout de liane mince et flexible, qu'il attache ensuite fortement sous le menton, de manière à paralyser tout mouvement de la mandibule. Cela fait, il arrache à moitié la dernière phalange de l'un des doigts, aux deux pieds antérieurs, les attache l'un à l'autre au moyen du tendon mis à nu et les fait passer par derrière la tête. La même opération se répète pour les pattes postérieures, qui vont se croiser aussi sur le dos. Ainsi garrotté, l'animal est incapable de mordre, d'égratigner ou de fuir. — On chasse aussi les Iguanes, à l'aide de chiens dressés à les poursuivre, ou en plaçant à l'entrée des trous où ils se retirent, des nœuds coulants, fixés à une branche d'arbre flexible, qui saisissent l'animal par le cou à sa sortie du terrier.

Dans la partie occidentale de l'isthme de Tehuantepec, où j'ai recueilli la plupart des faits consignés dans ces notes, on ne recherche comme partie alimentaire de l'Iguane verte que les œufs; aussi les chasseurs ne prennent-ils jamais les mâles de cette espèce, qu'ils désignent sous le nom de *Garobos*. La chair du *Cyclure à queue épineuse* est considérée au contraire comme un mets excellent et les œufs en sont fort prisés des gourmets indigènes. Ces œufs ont à peu près la même forme et la même grosseur que ceux de l'*Ig. rhinolopha* ; leur grand diamètre est de 0,031, le petit de 0,20. Dans plusieurs femelles de *Cyclura* que j'ai disséquées, du 15 au 20 mars, je trouvai de 32 à 34 œufs, parfaitement développés et placés bout à bout dans le double oviducte qui descend

des ovaires au cloaque. L'ovaire contenait, en outre, un nombre à peu près égal d'autres œufs, dans un état moins avancé, les uns d'un jaune orangé, en forme d'ellipsoïde aplati, et présentant au centre un renflement lenticulaire, et d'autres sphériques, plus gros et transparents, comme ceux des grenouilles.

Pendant une navigation sur le Rio Goazacoalcos, je fus témoin d'une singulière opération pratiquée sur une Iguane femelle. Un des Indiens qui manœuvraient la pirogue, ayant réussi à s'emparer de ce reptile, lui ouvrit le ventre, en retira soigneusement les œufs, objets de sa convoitise et après avoir recousu la plaie, lâcha l'animal « dans l'espoir, disait-il, de le retrouver plus tard. » Dès le milieu du mois de mars, les Iguanes vertes commencent à pondre leurs œufs dans de grands trous creusés jdans le sable. Une même excavation en contient parfois usqu'à dix douzaines, que plusieurs femelles y déposent en commun. La même chose s'observe chez les Cyclures, avec cette différence que le nombre d'œufs ainsi déposés dans un éclosoir commun, ne dépasse guères six ou sept douzaines.

Prise jeune, l'Iguane s'apprivoise avec facilité et devient tout à fait familière avec la personne qui en prend soin ; les adultes, au contraire, n'arrivent jamais à perdre en captivité leur sauvagerie naturelle. Ces animaux supportent une abstinence prolongée sans qu'on puisse observer, même après un long espace de temps, de diminution sensible dans leur poids. En maint endroit les indigènes, mettant à profit cette particularité, gardent les Iguanes comme provision de carême pendant plus d'un mois, après leur avoir cousu la bouche et attaché les pattes.

L'Iguane verte ne paraît pas redouter le voisinage des alligators (*Al. lucius,* Cuv.) qui abondent ordinairement dans les parages qu'elle habite de préférence ; le Cyclure noir, au contraire, semble les craindre beaucoup. Dans une de mes chasses sur le Rio Chicapa, j'en pris un vivant et l'attachai à la proue de la pirogue ; l'animal ayant réussi à se débarrasser de ses liens, se jeta aussitôt à l'eau pour gagner la rive, mais, au moment d'y arriver, apercevant un alligator étendu au soleil sur une petite grève sablonneuse, il rebroussa chemin vers l'embarcation en donnant des signes de la plus vive frayeur. En cette même occasion, j'eus sous les yeux de frappants exemples de la persistance de la vie chez les Iguanes et de leur force musculaire. Plusieurs de ceux que je tirais, quoique littéralement criblés de gros plomb à lièvre, avaient encore assez de force pour courir à la rivière et s'y plonger après avoir dégringolé du haut des arbres sur lesquels ils étaient étendus au soleil, d'une hauteur de vingt ou trente pieds.

G. Genre Basiliscus, Laur.

Bas. vittatus, Wiegm.
Pasarios des Mexicains.
Zumbichi des Zapotèques.

Ce charmant animal, dont les mœurs ne rappellent en rien l'être fabuleux que les Anciens avaient baptisé du nom de Basilic, est commun sur le bord de presque toutes les rivières des terres chaudes et tempérées du Mexique. C'est au printemps, dans la saison des amours, qu'il est le plus facile de l'observer, et c'est alors aussi que le mâle se fait remarquer surtout par l'élégance de ses

formes, la vivacité des couleurs de sa robe et la gentillesse de ses mouvements. Dès que le soleil a réchauffé l'atmosphère, il quitte sa retraite de la nuit et se met en quête d'une proie. Si au bord de l'eau s'élève un tronc d'arbre sec, on peut être presque certain d'y rencontrer, aux heures brûlantes du jour, un basilic en sentinelle. Le corps voluptueusement étendu comme pour absorber le plus possible de chaleur solaire, il demeure dans une quiétude parfaite; mais si quelque bruit vient à éveiller son attention, il redresse la tête, enfle sa gorge et agite rapidement le cimier membraneux dont son occiput est couronné. Son œil perçant, à iris d'un jaune sombre pailleté d'or, interroge les environs : si le danger est imminent, son corps, tout à l'heure flasque et mou, se détend comme un ressort, et d'un bond aussi rapide que l'éclair, il se jette à l'eau. En nageant, il hausse la tête et la poitrine; ses pattes antérieures fouettent l'eau comme des avirons, tandis que sa longue queue la sillonne comme un gouvernail. De cette habitude lui est venu le nom de *Pasarios* (passe-ruisseaux), qu'on applique aussi à tort à une espèce d'un genre voisin, le Corythophanes chamaleopsis.

A la fin d'avril ou au commencement de mai, la femelle pond dans un trou, au pied d'une souche ou d'un tronc d'arbre de 12 à 18 œufs, dont elle abandonne l'éclosion à la chaleur du soleil. Ces œufs, qui pour la forme et la couleur sont identiques à ceux des Iguanes, ont un grand diamètre de 0,020, le petit étant de 0,013. Les petits qui en sortent au bout de quelques jours sont très-différents des adultes pour les couleurs.

La nourriture du basilic se compose essentiellement d'insectes, qu'il attrape avec beaucoup de dextérité, lors-

qu'ils viennent se poser sur les branches basses, inclinées au-dessus des eaux, près de l'endroit où il se tient à l'affût.

L'âge et le sexe amènent quelques modifications dans la couleur des individus. La membrane occipitale et la queue, qui chez les femelles et les jeunes sont d'un jaune olivâtre, se teignent d'un beau rouge sanguin chez les vieux mâles.

D. Genre Corythophanes, Boié.

Cor. Chamæleopsis, Dum.
Chamæleopsis Hernandezii, Gray.
Chamæleo mexicanus, Hernandez.

Si l'espèce de casque osseux, qui caractérise ce reptile, n'était d'une nature bien différente de celui qui orne la tête du basilic, on serait tenté, à première vue, de rapporter le *Corythophanes* à ce dernier genre, tant il s'en rapproche pour la forme du corps. Mais chez le basilic, la proéminence occipitale ne consiste qu'en un cimier membraneux, soutenu intérieurement par une crête sagittale très-développée et à extrémité cartilagineuse, tandis que chez le *Corythophanes* elle est formée en entier par une expansion anormale des os du crâne. Le faciès de l'espèce qui nous occupe offre aussi quelques traits de ressemblance avec celui du caméléon d'Afrique, ce qui lui avait fait donner par Hernandez le nom de *Chamæleo mexicanus*.

Les couleurs du *Corythophanes* n'offrent pas ces brillantes teintes vertes, jaunes ou rougeâtres qu'on observe sur la robe du basilic, mais un mélange de tons bruns, fauves, noirs et blancs, qui ne laisse pas que de plaire.

J'ai observé que ces teintes n'étaient pas indifférentes à l'action de la lumière; un de ces reptiles que j'ai gardé vivant pendant plus d'un mois, présentait cette particularité que sa gorge, blanche pendant le jour, prenait dans la nuit une teinte sombre, aussi bien que toutes les régions claires du corps. Quoique d'un naturel fort vif, ce petit animal se laissait prendre et caresser à loisir. Lui passais-je à plusieurs reprises la main sur le flanc, il se couchait aussitôt comme magnétisé par cet attouchement. Si je répétais la même manœuvre sur le ventre, il croisait ses pattes antérieures, dans l'attitude de la prière, et tombait dans une immobilité parfaite. Il était devenu si apprivoisé qu'il accourait vers moi, pour prendre dans ma main les mouches et autres insectes dont il était friand.

Le *Corytophanes* n'est pas un animal riverain, comme les Iguanes et les Basilics. Il ne vit guères que dans les bois, parmi les rochers et se plaît surtout dans les forêts de chênes, où la couleur sombre de son corps, qui s'harmonise avec celle des feuilles sèches, lui permet de tendre avec succès des embuscades aux insectes dont il fait sa proie. Il est excessivement agile et, quand la fuite lui est permise, il est fort difficile de s'en emparer autrement qu'à coups de fusil. Quand il court, il relève le haut du corps presque verticalement, tout en fouettant le sol avec sa queue, ce qui lui donne alors une allure fort singulière.

La crédulité des Indiens n'a pas manqué d'attribuer à ce petit être si bizarrement joli des qualités extraordinaires. Tout en redoutant fort la piqûre inoffensive des épines qu'on remarque sur les côtés de sa tête, ils préconisent la vertu de son corps, desséché et porté en amu-

lette, contre le mauvais œil, *el aire*, et cette foule de maux surnaturels, fils de leur sombre et superstitieuse imagination.

Les *Corythophanes* ne sont communs nulle part, mais l'espèce qui fait le sujet de cette note habite, sur des points très-éloignés, les deux versants de la Cordillère. Je l'ai rencontrée, en effet, près des haciendas du Mirador et du Potrero (département de Veracruz), dans les grottes du Cerro de Santo Domingo (isthme de Tehuantepec) et dans les forêts de Gineta (département de Chiapas). Tous les exemplaires que je me suis procurés dans ces différentes localités étaient absolument identiques.

E. Genre PHRYNOSOMA, Wagl.

Phr. orbiculare, Wiegm.
Caméléon des Mexicains.

Ce petit saurien, aussi curieux par sa physionomie que par ses mœurs, doit à cette circonstance d'avoir été connu des premiers observateurs qui ont parcouru le Mexique, et de plus d'avoir été ballotté dans les différentes classifications erpétologiques d'une famille à l'autre, jusqu'à ce qu'il soit venu prendre enfin sa place naturelle près des *Tropidolepis.*

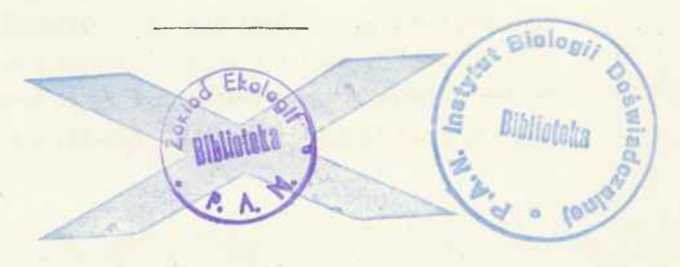
Le Phrynosome, particulier aux régions froides et sèches du plateau mexicain, habite les endroits sablonneux et exposés au soleil, le bord des chemins et les collines arides, où la couleur terreuse de son corps le dérobe facilement aux regards. Mal bâti pour la course, il n'a rien de cette vivacité *lacertive* qui est devenue proverbiale; sa démarche est lente et gauche. A le voir cheminer péniblement sur le sable, on devine que le pauvre diable

aura bien du mal à se procurer le pain quotidien. Sa langue épaisse et collée au palais ne lui permet pas de la darder, comme le Caméléon, sur les insectes qui passent à sa portée ; son ventre large et traînant l'empêchera d'attraper une proie à la course comme les sveltes lézards, ou une mouche au vol ainsi que les impétueux Anolis. Pour qu'il *soupe*, il faudra qu'un de ces lourds coléoptères des sables, aussi mal organisés que lui pour la locomotion, vienne, pour ainsi dire, chatouiller les dents de ce mélancolique chasseur. Cette sobriété forcée du Phrynosome lui a valu, de la part des indigènes, la réputation de se nourrir d'air.

Dépourvu de moyens de défense, il se laisse prendre sans même essayer de mordre la main qui l'a saisi. A plusieurs reprises j'ai gardé vivant quelqu'un de ces inoffensifs animaux ; ils demeuraient ordinairement blottis dans un recoin de ma chambre, et s'ils venaient à disparaître parfois, j'étais certain de les retrouver bientôt dans mes souliers ou dans les poches de mes vêtements.

Il m'est arrivé à plusieurs reprises, en jetant dans l'alcool des femelles du *Phrynosoma orbiculaire* de voir immédiatement sortir les petits du cloaque au nombre de 10 à 12. J'ai fait la même observation à propos d'une espèce d'un genre voisin, le *Tropidolepis formosus*, et j'ai lieu de croire que la plupart des espèces mexicaines de Tropidolépides, celles du moins propres aux régions froides, sont de même ovo-vivipares.

Orizava, mai 1863.



Tiré de la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* (*Archives des sciences phys. et nat.*), t. XIX, livraison de Janvier 1864, avec l'autorisation de la Direction.

Genève